

pas attendre longtemps : trois mois après la perte de son grand-père, lady Stève devint veuve ; elle se trouva seule, sans appui, car il ne lui restait au monde qu'un ami, un vieillard dévoué, mais ignorant, incapable de la soutenir et de la guider.

II

Abîmée dans la douleur, dans un deuil qu'elle crut éternel, Minia espéra suivre ceux qu'elle avait tant aimés. Elle remplit sa solitude du souvenir des chers absents ; elle se figura qu'ils étaient encore autour d'elle et vécut pour ainsi dire sous leurs yeux. Les chagrins sont autant que les joies les occupations de la vie. Minia s'asseyait auprès des fauteuils vides, comme pour converser avec ceux qui n'étaient plus là.

A cette première période en succéda pourtant une moins désolée. Le chagrin va vite dans un cœur de dix-sept ans : il l'écrase d'abord, mais peu à peu un souffle de jeunesse lutte avec lui pour l'en chasser comme un ennemi.

Minia se résigna à parler avec Barini de ses chers morts ; les pleurs que l'on verse à deux sont moins amers. Au bout de six mois, les entretiens furent moins tristes ; quelques temps encore, et le sourire reparut sur les lèvres et dans les yeux que l'on croyait pour toujours voués aux larmes ; le visage reprit sa fraîcheur, comme les fleurs qui poussaient alors parmi l'herbe des mausolées. A la fin de l'année, ce ne fut que de loin en loin qu'un incident de la vie, un regard jeté sur un objet familier au prince, un mot que répétait lord Stève, ramenaient l'orpheline et la veuve sur la pente sombre du passé : — Mon oncle disait ceci, mon grand-père m'appelait à cette heure près de lui ; te souviens-tu, Barini !

Puis vint le jour où la gaieté reparut triomphante, comme une reine qui rentre dans ses états. Minia se remit à chanter, et bientôt ce retour à la vie lui fit croire qu'il ne lui manquait rien pour être heureuse, protégée qu'elle était par les prières de ceux qui l'avaient aimée.

Cependant, ainsi qu'un oiseau en cage étend vainement ses ailes, elle regarda l'horizon et se demanda ce qu'il y avait eu-delà. Ses douloureux regrets se réveillèrent ; le palais lui sembla vide sans les inspirateurs de ses pensées, les directeurs de son esprit, qui la faisaient vivre dans une atmosphère élevée, dans laquelle elle respirait à l'aise. Elle souffrait d'être privée des plaisirs de l'esprit, des conversations instructives. Elle se heurtait à l'ignorance du vieux chanteur, dont l'intelligence n'était ouverte qu'à la science musicale.

L'ennui l'envahit sans qu'elle cherchât à s'en délivrer. Ce fut Barini qui, voyant son abattement, son oisiveté, lui proposa d'aller passer quelques jours à Naples.

A l'âge de Minia, changer de place et courir vers l'inconnu, c'est marcher vers l'espérance. Le projet fut adopté, et lady Stève s'occupa gaiement des préparatifs du voyage.

La berlina sortit de la remise, attelée de quatre chevaux ; elle emmena Minia, avec son ami, sa nourrice et Domenico.

La santé et la jeunesse sont de joyeux compagnons de route. Ils changent en poudre dorée la poussière du chemin, les arbres en amis qui vous saluent au passage et montrent au-delà de l'horizon un Eden inconnu plein de fleurs et de fruits enchantés. Il lui sembla que le voyage venait de commencer quand la voiture déposa

les voyageurs dans l'hôtel que Barini avait fait retenir pour lady Stève.

Le mouvement et le bruit des rues étourdirent notre campagnarde accoutumée au silence des grands salons, au calme des bois, à la fraîcheur des fontaines. Le lendemain, à son réveil, le soleil, ce vieil ami de Minia, entrant par la fenêtre, illumina sa chambre, les palais et la mer bleue, qui s'étendait au loin, comme le tapis du bon Dieu : elle tomba à genoux dans son admiration, elle crut que pour la première fois l'idée de l'infini lui apparaissait, que cette mer était un ciel mobile le disputant en grandeur à cette voûte bleue suspendue sur sa tête.

Il fallut que Mariette l'arrachât à ce spectacle. Minia donna l'ordre de faire avancer une barque et, sitôt habillée, descendit sur la plage, où elle s'arrêta pour écouter les chants des lazzaroni ; elle ne sentait ni la chaleur, ni la fatigue. Tout le jour elle vogua sur la belle plaine liquide, ne regardant que le frémissement des vagues et le reflet des petits nuages blancs dans l'eau limpide.

Puis Mariette lui fit visiter les églises. Là, dans leur demi-jour, elle pria de tout son cœur ; le souvenir de ses morts chéris s'était réveillé plus vif dans le silence imposant des hautes voûtes. Elle rentra grave et recueillie et tressaillit lorsque Barini lui adressa la parole et qu'elle vit son air animé.

— Ah ! *carissima*, j'ai une loge pour ce soir, on donne la *Flûte enchantée*, que tu sais par cœur... nous allons entendre la Clemenza si vantée !

Le vieux chanteur nomma les grandes artistes avec lesquelles il avait été applaudi, critiquant et louant tour à tour et professant en même temps sur les diverses méthodes.

C'était une représentation extraordinaire. La salle vivement éclairée ravit Minia ; l'orchestre la souleva de terre, pour ainsi dire ; elle n'avait pas idée d'une telle puissance d'harmonie, et se sentait comme enivrée par l'ensemble merveilleux des voix. Enfin la Clemenza chanta et fut très applaudie, à l'étonnement de lady Stève, qui reprochait à l'artiste de changer le caractère de la musique.

— Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça, disait Minia à son vieux maître.

Celui-ci répondait :

— J'en étais sûr, des fioritures, fausse expression, mode déplorable, mauvaise méthode.

Une fois à l'hôtel, lady Stève ouvrit le piano et se mit à chanter l'opéra qu'elle venait d'entendre avec un talent si admirable, un tel respect de l'œuvre du maître, que Barini s'écria :

— *Brava ! bravissima !... O cara mia*, si tu n'étais pas une grande dame, tu ferais ta fortune et ma gloire ! Auprès de toi, la Clemenza n'est qu'une serinette !

A chaque représentation, Minia et Barini étaient dans leur loge. Quel rêve du paradis de sentir sa voix soutenue par un tel orchestre ! Elle sentait que la sienne était incomparablement plus belle que celle de la Clemenza et son talent supérieur à celui de la célèbre cantatrice. Son maître lui répétait sans cesse :

— Tu es la plus grande chanteuse de l'Italie, comme j'en ai été le plus grand ténor. Vois-tu, tu as la science et la voix, la science de Barini et la voix des Sanseverone.

Quand le mois qu'elle devait passer à Naples fut écoulé, lady Stève regagna Alipino, contente de retrouver l'air pur, les statues, les grands bois, ses chevaux, ses chiens et ses livres. Excepté le théâtre et la mer, rien à